

26 JUIN 2019

Cloître des Récollets
1 rue des Récollets
57000 Metz

Salle capitulaire

27-28 JUIN 2019

Université de Lorraine
Campus Saulcy - Metz
UFR Arts, Lettres et Langues

Salle A208

Entretien avec Jean Rouaud,
prix Goncourt 1990

COLLOQUE INTERNATIONAL

du style des idées (II) :
les écrivains, la langue française et
l'idée de nation (1870-1940)

Responsables scientifiques

Stéphanie Bertrand
stephanie.bertrand@univ-lorraine.fr

Jean-Michel Wittmann
jean-michel.wittmann@univ-lorraine.fr



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE



ÉCRITURES
EA 3943



UNIVERSITÉ DU
LUXEMBOURG



Metz
Métropole

Mercredi 26 juin 2019

17h-19h

Ouverture grand-public du colloque

Salle capitulaire - Cloître des Récollets
1 rue des Récollets 57000 Metz

Entretien de **Jean ROUAUD** (écrivain, prix Goncourt 1990) avec Sophie Milcent-Lawson (Université de Lorraine) sur le thème :
L'écrivain français face à la langue française

Jeudi 27 juin 2019

Université de Lorraine
Campus Saulcy - Metz
UFR Arts, Lettre et Langues
Bâtiment A - Salle A208

9h15 – 9h30

Accueil des participants

9h30 – 9h50

Ouverture du colloque par **Pierre HALEN**, directeur du laboratoire ECRITURES
(Université de Lorraine)

Introduction au colloque par **Stéphanie BERTRAND** et **Jean-Michel WITTMANN**
(Université de Lorraine)

9h50-10h45

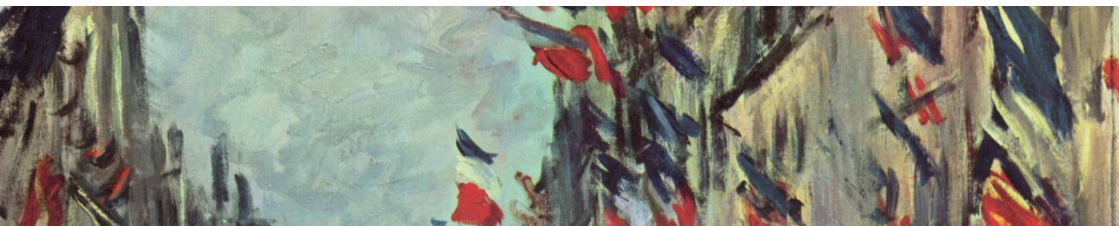
Conférence inaugurale

Jean-Louis CHISS, Université Sorbonne Nouvelle – Paris III

Les linguistes du XIX^e siècle, l'identité nationale et la question de la langue

10h45-11h

Pause



Session 1 : Nationalisme et langue française
Présidence : Denis Pernot

11h-11h30

Jean-Michel WITTMANN, Université de Lorraine

La langue française sous l'œil du barbare germain, de Maurice Barrès à René Bazin

11h30-12h

Vital RAMBAUD, Paris-Sorbonne Abu Dhabi

L'ordre et la clarté : « nos plus belles qualités nationales » selon Maurice Barrès

12h-12h30

Franck JAVOUREZ, EHESS

Nation, hérité et langue française selon Léon Daudet

12h30-12h45

Discussion

12h45-14h15

Déjeuner

Session 2 : Formes littéraires « françaises »
Présidence : Sophie Milcent-Lawson

14h15-14h45

Stéphanie SMADJA, Université Paris Diderot

Le monologue intérieur et la prose française dans les années 1920

14h45-15h15

Stéphanie BERTRAND, Université de Lorraine

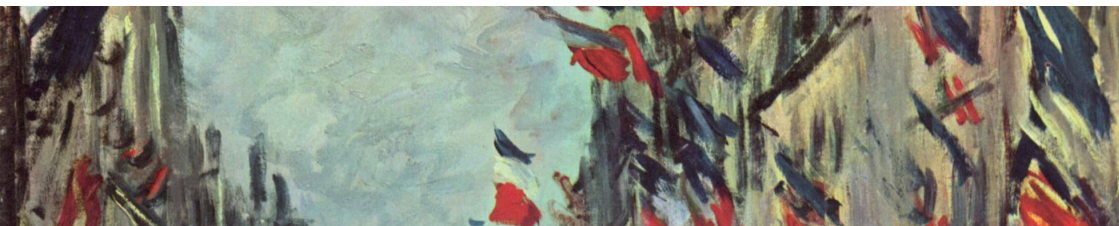
L'aphorisme, forme « française » au tournant du XIX^e-XX^e siècle

15h15-15h30

Discussion

15h30-15h45

Pause



Session 3 : Relectures singulières et paradoxales de la langue nationale
Présidence : Jean-Michel Wittmann

15h45-16h15

Benoît ABERT, Saint-Omer

Langue(s), nation(s) et vertu(s) : contradictions autour du « patriotisme froid » de la prose de Verlaine

16h15-16h45

Elodie DUFOUR, Université de Grenoble-Alpes

La langue selon Anatole France, une patrie à quatre dimensions

16h45-17h15

Paola CODAZZI, Université de Haute-Alsace

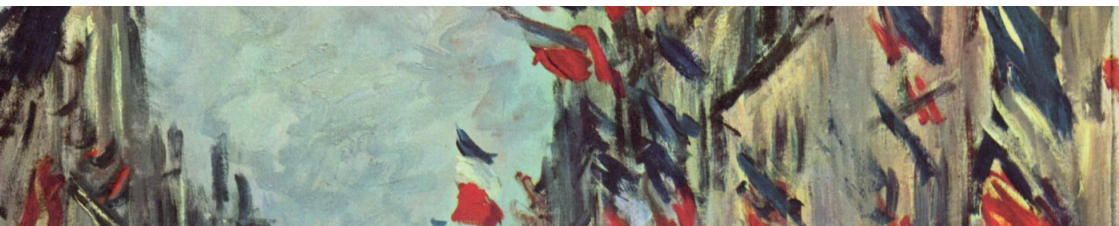
Identité(s) en discours : le cas de Siegfried et le Limousin (1922) de Jean Giraudoux

17h15-17h30

Discussion

19h30

Dîner



Vendredi 28 juin 2019

Session 4 : La nation française : unicité ou diversité linguistique ?

Partie 1 : Universalisme et purisme

Présidence : Christelle Reggiani

9h-9h30

Stéphane ZEKIAN, CNRS

L'universel en question : retour sur un concours académique en 1912

9h30-10h

Vincent BERTHELIER, Sorbonne Universités

Derrière la crise du français : nouveaux aspects du purisme dans l'entre-deux-guerres

10h-10h15

Discussion

10h15-10h30

Pause

Session 4 : La nation française : unicité ou diversité linguistique ?

Partie 2 : Pluralité linguistique

Présidence : Paul Dirx

10h30-11h

Cécile GAUTHIER, Université de Reims

Une nation, des régions : la langue française au singulier, ou le « patois » comme impensé

11h-11h30

Vincent GOGIBU, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

L'espéranto : entre complot juif et menace sur la langue française

11h30-11h45

Discussion

11h45-13h15

Déjeuner



Session 5 : Résistances et oppositions stylistiques à la langue nationale
Présidence : Vital Rambaud

13h15-13h45

Denis PERNOT, Université Paris XIII

Le Feu d'Henri Barbusse ou les dangers idéologiques de la parlure poilue

13h45-14h15

Raphaëlle HÉROUT, Université de Caen

« *La France, notre bopéyi, s'apeulait ja10 l'Agaule* » : le style surréaliste contre la nation

14h15-14h45

Pamela PUNTEL, Université Lumière Lyon II

Dénationaliser ou renationaliser le style ? Les petites patries dans la production poétique en langues française et dialectale après la guerre de 1870

14h45-15h

Discussion

15h-15h15

Pause

Session 6 : Écrire en français quand on n'est pas Français : langue et positionnement littéraire dans l'entre-deux guerres
Présidence : Pierre Halen

15h15-15h45

Christelle REGGIANI, Sorbonne Universités

La langue nationale d'Irène Nemirovsky

15h45-16h15

Paul DIRKX, Université de Lorraine

Écrivains « francophones », nationalisme et langue littéraire. L'exemple de l'entre-deux-guerres belge

16h15-16h30

Discussion

16h30

Conclusions



RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS

Benoît Abert, « Langue(s), nation(s) et vertu(s) : contradictions autour du 'patriotisme froid' de la prose de Verlaine »

Surtout connu du grand public pour ses poèmes à l'atmosphère vaporeuse et au vers claudicant, Verlaine le Messin est également l'auteur d'une monumentale œuvre en prose, composite et pour le moins déconcertante. Dans ce massif touffu dont la rédaction s'étend sur 30 ans (depuis l'article « Charles Baudelaire » de 1865 paru dans « L'Art » jusqu'aux *Confessions* de 1895), l'auteur prend plaisir à revêtir plusieurs apparences, se faisant volontiers polémiste outrancier défenseur de la pureté et de l'unité de la pensée nationale (dans « Les Imbéciles » ou le *Voyage en France par un Français*, qualifié par Alain Buisine dans *Verlaine. Histoire d'un corps* de « nauséux, consternant, effarant »), mais également défenseur farouche de la langue et de la culture françaises (plus de 600 réflexions de pure linguistique ont été recensées dans ses œuvres de prose, notamment dans *Nos Ardennes*, *Vieille Ville*. *Fragment d'un livre perdu* ou encore les articles critiques des *Hommes d'aujourd'hui*), tout en s'engageant périodiquement sur la voie politique sans pour autant signer d'œuvre-programme (ainsi entre autres de ses « Souvenirs de la Commune » ou de la nouvelle intitulée « Pierre Duchatelet », in *Louise Leclercq*).

Il s'agira, dans cette communication, de s'interroger sur les rapports qu'établit Verlaine entre les notions de langue, de nation et de vertu, les unes et les autres lui semblant étroitement « *intricated* (si je puis employer ce barbarisme) » (lettre envoyée de Stickney). Volontiers manichéen, l'auteur n'hésite en effet pas à opposer, notamment dans l'article « Marceline Desbordes-Valmore » des *Poètes maudits*, l'« emphase », le « *toc* » et la « mauvaise foi » du Sud au « Nord cru », au « Nord bien » (« le Midi, toujours cuit, est toujours mieux, mais ce mieux-là surtout pourrait sans doute être l'ennemi du bien vrai »). Mais cette opposition n'est pas seulement morale et se retrouverait selon lui dans la langue : aux circonvolutions de l'esprit latin et de son parler excessif (notamment de Daudet et de son « *Tarta Reigne de Tarascogne* » - *Voyage en France par un Français*), Verlaine préfère la clarté, la sobriété et le « naturel » (*Nos Ardennes*) d'un penser septentrional qui ne se confondrait pas avec les frontières de l'État français, puisque incluant l'Angleterre et le Benelux, semblant synthétiser dans la métaphore d'un « patriotisme froid » (*ibid.*) les trois concepts de nation, de langue et de vertu.

Pourtant, semblant souvent aller « à rebours » de ses propres théories, l'auteur considère clairement les différents patois comme « une bague au doigt ou une plume au chapeau » (*Confessions*), refusant en cela de distinguer la belle (ou bonne) langue de la laide (ou mauvaise), ainsi qu'il le note dans la pièce XXIV de *Bonheur* : « souvent plus elle est en bas, mieux elle vaut. » La défense et illustration des patois, considérés comme « *exqu岸ite*, comme dit intraduisiblement l'anglais » (*Les Hommes d'aujourd'hui*) va clairement à l'encontre de l'idée même de nation une et indivisible telle que semblent la réclamer les pages les plus outrancières du *Voyage en France par un Français* – lesquelles font l'éloge du trio monarchie / religion / bonnes mœurs, garantes de cette unité. De la même façon, l'apologie de la clarté (de langue comme de pensée, dans le sillage du célèbre vers de Boileau) ne s'accompagne en aucune façon d'une mise en pratique : loin de jouer la carte de la sobriété et du classicisme, Verlaine se réclame ouvertement d'une pensée qui « élucubre » (« Arthur Rimbaud – chronique », in *Articles et préfaces*) et, par conséquent, d'une langue à l'avenant : multipliant les incisives et autres digressions (considérées comme « la fleur à la boutonnière » - *Quinze jours en Hollande*), accumulant les impropriétés et anacoluthes, usant à l'envi du zeugma et chamboulant totalement la syntaxe de la phrase, l'auteur prend un plaisir manifeste à aller à l'encontre de ses propres principes, selon un schéma qui lui est récurrent et qu'il déclare emprunter au « système basé sur le fameux *homo duplex* » (« Paul Verlaine », in *Les Hommes d'aujourd'hui*). C'est cette complexité et ces contradictions d'une pensée verlainienne aux multiples facettes (politique, linguistique et morale) que nous nous proposons d'analyser par cette étude.

Vincent Berthelier, « Derrière la crise du français : nouveaux aspects du purisme dans l'entre-deux-guerres »

Ma communication se propose de traiter le phénomène du purisme dans l'entre-deux-guerres. Cette période, qui est vue par certains commentateurs comme un âge d'or du purisme[1], est marquée par de nombreuses publications (dans des journaux, des revues ou des livres), dont plusieurs sont le fait d'auteurs nationalistes ou proches de la droite conservatrice ou réactionnaire (Abel Hermant, André Thérive, Théodore Joran, Abel Bonnard), quoique bien d'autres ne le soient pas (André Moufflet, qui nous servira de point de comparaison, ou encore Joseph Deharveng et Étienne Le Gal). Elle se situe par ailleurs au croisement de deux enjeux politico-linguistiques, qui orienteront notre étude.

1) Le purisme d'après 1945 semble occupé en premier lieu par l'immixtion de mots anglais en français[2]. Or, alors même que l'anglomanie est un phénomène bien perçu par les écrivains[3] dès le début du siècle, que l'anglais a déjà supplanté le français en importance, et que la Première Guerre mondiale a définitivement acté la prééminence géopolitique des États-Unis, les puristes de l'entre-deux-guerres ne voient dans l'anglomanie rien de plus qu'une mode. Les anglicismes occupent une

part très marginale de leurs écrits, sans leur inspirer d'élan national de défense du français.

2) La production puriste d'avant 1914, elle, est de toute évidence polarisée par la réforme de l'orthographe de 1900-1901, qui suscita une vague de réactions pour défendre l'orthographe traditionnelle[4], ainsi que par la réforme de l'éducation de 1902. On voit, dans les écrits puristes d'après-guerre, les derniers soubresauts de la polémique, généralement reformulée en réhabilitation d'une attitude normative, contre le positivisme linguistique de F. Brunot, mais aussi contre le « nivellement » représenté par l'enseignement moderne et la démocratisation. La crise linguistique est alors interprétée comme une conséquence de la rupture avec les sources latines de la nation.

3) Un enjeu propre émerge en lien avec celui de l'enseignement, et qui ne transparaissait pas avant-guerre. Il s'agit de l'inquiétude à l'égard de la science et de l'enseignement scientifique, soupçonné de supplanter les humanités et la tradition. La dichotomie sciences/lettres, qui inspire des craintes à M. Jouhandeau, T. Joran ou A. Bonnard, ne recoupe plus celle des années 1900 entre enseignement classique et enseignement moderne. Cette crainte de l'hégémonie des sciences est couplée à un attachement à la langue des métiers. Elle explique donc partiellement un paradoxe idéologique : la condamnation puriste de la langue populaire faite en même temps que l'éloge de l'attachement populaire à la langue française. En cela, on verra que le purisme a pu prendre une tournure nationaliste, non tant au sens de défense de la nation française contre l'extérieur, que de conception organique et hiérarchisée de la société.

Bibliographie indicative

Ayres-Bennett Wendy et Magali Sejjido (éd.), *Bon usage et variation sociolinguistique : perspectives diachroniques et traditions nationales*, Lyon, ENS éditions, coll. « Langages », 2013.

Beaujot Jean-Pierre, « Les statues de neige ou contribution au portrait du parfait petit défenseur de la langue française », *Langue française*, vol. 54, n° 1, 1982, p. 40-55.

Bonnard Abel, « La crise du français », *La Revue de Paris*, 15 juin 1923.

Boulenger Jacques et André Thérive, *Les soirées du grammaire-club*, Paris, Plon-Nourrit, 1924.

Boulenger Marcel, *La querelle de l'orthographe*, Paris, E. Sansot, 1906.

Hermant Abel, *Chroniques de Lancelot du Temps*, Paris, Larousse, coll. « Défense de la langue française », 1936.

Hermant Abel, *Lettres à Xavier sur l'art d'écrire*, Paris, Hachette, coll. « Collection des Muses », 1926.

Hermant Abel, *Xavier, ou Les entretiens sur la grammaire française*, 38. éd, Paris, Le Livre, coll. « Essais et curiosités littéraires », 1923.

Hery Évelyne, « 1902 : retour sur la réforme de l'enseignement secondaire », *Le*

Débat, n° 187, 9 décembre 2015, p. 169-177.

Joran Théodore, *Le péril de la syntaxe et la crise de l'orthographe : recueil de locutions vicieuses, dressé par ordre alphabétique*, 6e édition, Paris, A. Savaète, 1915.

Maurais Jacques et Édith Bédard (éd.), *La norme linguistique*, Montréal, Publications du Québec, coll. « L'Ordre des mots », 1983.

Meizoz Jérôme, *L'âge du roman parlant, 1919-1939 : écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, Genève, Droz, 2001.

Moufflet André, *Au secours de la langue française*, Paris, Denoël, 1947.

Moufflet André, *Encore le massacre de la langue française*, Toulouse, Paris, Didier-Privat, 1935.

Moufflet André, *Contre le massacre de la langue française*, Toulouse, Paris, Didier-Privat, coll. « Bibliothèque des parents et des maîtres », n° 14, 1930.

Rousseaux André, « La décadence des signes », *Le Figaro*, 5 septembre 1933.

Thérive André, *Le Français, langue morte ?*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1923.

Stéphanie Bertrand, « "C'est peut-être un des traits les plus significatifs de l'esprit français que ce besoin de s'exprimer par aphorismes [...] : l'aphorisme, forme "française" au tournant du XIX^e-XX^e siècle »

Que « l'esprit français » excelle et se réalise dans la forme aphoristique, « on [l'] a dit cent fois » (E. Jaloux). Pourquoi nombre d'auteurs et de critiques éprouvent-ils dès lors le besoin de le répéter au tournant du XIX^e-XX^e siècle ? Sans doute l'époque (qui est à la (re)construction de l'identité nationale), et le succès rencontré par cette forme, à la même période, à l'étranger (l'on pense notamment aux maximes de Goethe, aux aphorismes de Nietzsche, mais aussi aux formules d'Emerson) n'y sont-ils pas étrangers. Il s'agira dès lors d'interroger la portée spécifique de cette assimilation entre écriture aphoristique et « esprit français » au tournant du siècle dernier, pour souligner la manière dont ce type de discours permet de valoriser durant cette période de tensions nationales une certaine image de la France, et de l'intelligence française.

On verra dans un premier temps que c'est son aptitude à incarner un certain nombre de qualités considérées comme propres à la langue française (clarté, fermeté, simplicité notamment) qui vaut à l'aphorisme de passer pour la forme paradigmatique de « l'esprit français » – conformément à la lecture très politique que l'époque fait de l'esthétique « classique » (ou néo-classique). Pourtant, cette approche pour une part intemporelle de la langue et de l'esprit français ne suffit pas à rendre compte du discours très offensif de défense et illustration de l'aphorisme qui s'affiche alors : c'est que, pour nombre d'écrivains proches de l'idéologie nationaliste, cette forme incarne un « discours d'autorité » (C. Schapira) propre à redresser une France encore perçue comme décadente. La communication propose ainsi de cerner quelques-un(e)s des formes et des enjeux idéologiques de cette valorisation de l'écriture aphoristique au tournant du siècle dernier.

Jean-Louis Chiss, « Les linguistes du XIX^e siècle, l'identité nationale et la question de la langue »

Il s'agit de réfléchir à partir d'Ernest Renan (*Qu'est-ce qu'une nation ?* 1882) et de Michel Bréal (*Le langage et les nationalités*, 1891) à cette relation entre langue et construction de l'identité nationale, la langue occupant parfois un rôle central et parfois marginal selon les points de vue. Chaque contexte possédant sa spécificité, on examinera le cas français au sein d'une constellation de situations internationales (B. Anderson et l'imaginaire national, 2002) dans lesquelles le « roman national » (au confluent de l'histoire et de la littérature) apparaît plus décisif que la question linguistique *stricto sensu*.

Paola Codazzi, « Identité(s) en discours : le cas de *Siegfried et le Limousin* (1922) de Jean Giraudoux »

Dans son roman, *Siegfried et le Limousin* (1922), Jean Giraudoux aborde de manière fort originale la question de l'identité nationale. À travers l'histoire de son personnage – un soldat français amnésique rééduqué en citoyen allemand modèle –, il s'interroge sur les fondements de l'idée de race et de patrie, et sur la coexistence possible, en un seul individu, de deux âmes nationales. Dans ce cadre, la langue et le style jouent un rôle de premier plan dès les premières pages. Le récit s'ouvre, en effet, sur la lecture d'un article du *Frankfurter Zeitung* : dans le texte en question, signé S.V.K., le Narrateur remarque « un usage presque neuf pour l'Allemagne de la litote et de la périphrase », qui lui rappelle les premières œuvres françaises de son ami Georges Forestier, disparu au cours de la Grande Guerre.

Ce qui ressort à la lecture du roman de Giraudoux, comme la critique l'a souvent signalé, est l'opposition stéréotypée entre le génie français – fondé sur l'idée d'équilibre et d'harmonie – et le génie allemand, caractérisé par sa démesure et sa lourdeur. Notre propos est de démontrer le rôle-clé joué par la langue dans le roman, celle-ci étant à la fois la trace profonde, enfouie, de l'origine française du protagoniste et l'instrument essentiel de sa *refrancisation*. Cela nous permettra de mettre en lumière toute l'ambiguïté d'un texte où Giraudoux, attentif aux débats de l'époque, pose plusieurs interrogations, sans donner véritablement de réponses : l'identité nationale influence-t-elle les structures de la pensée (dont participe le style d'écriture) ? Jusqu'à quel point un individu peut-il assimiler une autre langue, une autre culture ? Quelle valeur faut-il attribuer à la notion de race, vu qu'il a suffi à Siegfried de perdre la mémoire pour se croire, temporairement, d'une autre souche ? Des questions auxquelles il s'agira de répondre en tenant compte de l'évolution idéologique de Giraudoux, qui, d'une part, se place parmi les pionniers du rapprochement franco-allemand et, d'autre part, se rattache, d'après Pierre Hebey, à un « fonds commun de racisme », caractérisant la pensée d'un bon nombre d'intellectuels de sa génération.

Paul Dirx, « Écrivains “francophones”, nationalisme et langue littéraire. L'exemple de l'entre-deux-guerres belge »

Dans ce qu'il est convenu d'appeler la « francophonie » littéraire, la question de la langue et de l'identité nationales n'a cessé d'orienter les débats, avec une intensité variable et sur fond d'internationalisation croissante. Partout, les argumentaires dénotent une intériorisation plus ou moins profonde des modèles littéraires hexagonaux ainsi qu'une double confusion, d'une part entre « langue » et « langue littéraire », d'autre part entre « français » (relatif à la France) et « français » (relatif à une langue-culture internationale). En Belgique, l'absence d'une langue nationale unique a joué un rôle important dans les prises de position théoriques à propos d'une hypothétique littérature nationale. Dans les années 1920 et 1930, le nationalisme belge étant sorti renforcé de la Grande Guerre, les différentes positions littéraires en présence se révèlent plus que jamais marquées par l'antinomie (au sens étymologique du terme) entre un « universalisme » français gage de pureté formelle et un « régionalisme » belge source d'impuretés de toutes sortes. Un des moments paroxystiques de cette lutte pour la définition légitime de l'autonomie littéraire locale est la publication à Bruxelles, en 1937, du *Manifeste* du Groupe du Lundi, dont les vingt et un signataires nient jusqu'à la possibilité même d'une langue littéraire française propre à leur pays. Notre communication en analysera d'abord les présupposés stylistiques qui, au nom de l'autonomie littéraire, servent aussi des principes hétéronomes. Ce caractère antinomique des préconisations manifestaires sera ensuite confronté à quelques productions textuelles contemporaines de deux « lundistes », Charles Plisnier, Prix Goncourt 1937, et Robert Poulet, frère de Georges Poulet et animateur d'un « fantastique réel » belge. Seront convoqués en contrepoint des textes d'écrivains favorables à une littérature nationale belge, voire à un nationalisme littéraire belge. Cette étude fera ainsi apparaître les styles littéraires comme servant à la fois un patrimoine (« français », « belge », etc.) et des options plus individuelles, selon une combinatoire qui renvoie chacun à une spécificité collective plus ou moins idéalisée ou déniée.

Elodie Dufour, « La langue selon Anatole France, une patrie à quatre dimensions »

Le souvenir d'Anatole France, monument de la Troisième République, s'est refroidi à son propre marbre. Rarement gloire a autant desservi son lauréat. D'exemple, son style est devenu scolaire par réputation ; de classique, il est devenu académique, pétrifié par un régime peut-être trop pressé de tailler des statues. Il suffit pourtant de le lire pour s'assurer qu'Anatole France n'a rien d'un « auteur à dictée[5] » à la verve éteinte, modèle hiératique engoncé dans la dignité toute formelle de sa fonction mémorielle. Le style d'Anatole France, qui a des airs d'antan, offre aussi toutes les nuances et toutes les saveurs de la vie, et en ce sens, il est pleinement en accord avec son rapport sensuel et affectif à la langue, rapport dont cette communication entend explorer les tenants et les aboutissants.

Il s'agira de montrer en quoi la conception francienne, qu'on pourrait vite réduire à un conservatisme, se distingue pourtant d'une conception fixiste, normative et nostalgique de la langue, comme l'est à bien des égards celle des nationalistes de son temps. Loin de constituer un monument, pour France, les mots – France commente essentiellement le lexique – sont « l'œuvre de chair, de sang et d'âme de la patrie et de l'humanité[6] ». Sans doute, cette vision organique de la langue n'a rien de bien original. Mais la langue n'est pas seulement conçue comme un corps vivant de la patrie. Organique, elle est également auratique[7], dans le sens où elle assure aussi l'union des compatriotes à travers le temps. De spatiale, la métaphore devient temporelle. L'aspiration de France n'est pas celle d'un retour à une langue classique muséale ; ce qu'il veut, c'est préserver, dans la langue-même, un passé coloré, animé, sonore, rempli par l'écho des siècles et par les voix des vivants d'autrefois. Sa vision de la langue dessine une autre patrie, qui n'est pas seulement celle des contemporains, mais qui accueille les compatriotes de tous les temps.

Cécile Gauthier, « Une nation, des régions : la langue française au singulier, ou le "patois" comme impensé »

Je me propose de questionner le difficile point d'équilibre tenu entre homogénéité et diversité linguistique dans les discours sur la nation. La célébration du terroir français prend acte de la variété de ses provinces, érigée en critère définissant la nation française, et source de fierté. Or le terroir est intimement lié à la langue qui y serait enracinée, et qui n'est pas toujours, loin s'en faut, la langue française « classique » érigée en langue de la nation. L'existence des langues régionales, ou des « patois » comme peuvent être appelés avec condescendance certains systèmes linguistiques ruraux, n'est pourtant pas occultée des discours : comment dès lors concilier unité et diversité, sans remettre en question l'équivalence entre langue et nation ? La langue régionale est-elle considérée comme une forme « pure » de la langue nationale, ou au contraire un facteur de corruption ?

L'étude des discours sur ces langues régionales (par exemple dans *L'âme bretonne* de Le Goffic ou *Qu'est-ce qu'une nation ?* de Renan), de leur inscription (ou pas) dans la littérature (ainsi dans *Les Contes du lundi* d'Alphonse Daudet, *Colette Baudoche, histoire d'une jeune fille de Metz* de Barrès, ou encore chez les auteurs « rustiques » mentionnés par Le Goffic dans *Les romanciers d'aujourd'hui*) mettent au jour un certain nombre de faits problématiques, voire contradictoires : affirmation par Renan de ce que « la France (...) n'a jamais cherché à obtenir l'unité de la langue par des mesures de coercition » mais dégoût de Le Goffic pour « l'abominable patois en usage dans le peuple des campagnes » à l'Est de la Bretagne ; effacement fréquent dans les textes littéraires des langues régionales, signe de leur irréductibilité à l'écrit, ou de leur indignité par rapport à la langue française conçue comme belle langue de la littérature ; recours à la traduction, qui n'est pas sans déstabiliser les frontières nationales (par exemple pour l'alsacien, dans « Le nouveau maître » de Daudet, traduit par le narrateur pour le lecteur à la façon d'une

langue étrangère, mais bel et bien compris du sadique maître d'école allemand). La langue régionale apparaît ainsi comme une sorte de point aveugle du discours sur la langue nationale, refoulant une altérité intérieure qui viendrait révéler ce qu'a de contraignant l'assignation identitaire.

Vincent Gogibu, « L'espéranto : entre complot juif et menace sur la langue française »

« L'espéranto, c'est à dégoûter de tous les langages, c'est à rendre muet ! » écrit Gourmont dans l'un de ses tout premiers « Dialogues des amateurs » le 1er septembre 1905 alors que le premier Congrès mondial d'espéranto se tient à Boulogne-sur-Mer. L'espéranto n'est pas une découverte pour Gourmont. Dès 1901, il en fait une sorte d'idée fixe, de point de raillerie régulier.

La réflexion de Gourmont sur le sujet porte sur l'aspect inesthétique et artificiel de l'espéranto. Il déplore qu'en lieu et place de cette langue artificielle « pour les naïfs » envisagée comme internationale le français ne soit pas plutôt choisi, seul langage à même de contrer l'anglais. Et, qu'à tout prendre, s'il fallait une langue internationale, le latin serait tout désigné. Avancer de tels arguments au moment où la place de l'espéranto se fait grandissante et celle du latin de plus en plus controversée, tant dans son enseignement que sa pratique, soulève des protestations. L'heure est au cosmopolitisme tous azimuts. Or, c'est dans cette optique que Louis Lazare Zamenhof met au point l'espéranto, en 1887, ce langage à vocation internationale, édifié sur les restes du volapuk, une autre langue artificielle conçue par Johann Martin Schleyer. Très rapidement les détracteurs de Zamenhof y voient un élément supplémentaire au complot juif international (Louis Lazare Zamenhof est juif polonais).

Ernest Gaubert, dans son essai *La Sottise espérantiste* (Grasset, 1907) que préface Remy de Gourmont, y voit un « nouveau moyen de *dissolution sociale* adoptée par les Juifs, on peut s'étonner de l'insistance que mettent à nous l'imposer, surtout des étrangers qui connaissent d'ailleurs notre langue et n'ont pas d'ordinaire recours à l'espéranto pour converser avec nous[8] ». Outre le contexte antisémite qui entoure l'apparition de l'espéranto, il est très tôt considéré comme un ennemi potentiel, mais de taille, à la langue française. L'ouvrage de Gaubert conforte ces prises de positions. Je développerai plus avant les prises de position de Gourmont contre « le péril espérantiste » au travers de ses publications en volumes et dans la presse en général qui s'avèrent être, avant tout, une défense et illustration de la langue française.

Raphaëlle Hérout, « La France, notre bopéyi, s'apeulait ja10 l'Agaule » : le style surréaliste contre la nation

L'histoire littéraire a retenu la corrélation étroite entre langue et nation comme phénomène notoire créant la collusion nécessaire à l'éclosion des avant-gardes,

notamment Dada (à partir de 1916) et le surréalisme (à partir de 1919). Nous souhaitons interroger la façon dont, en réaction, ces avant-gardes se sont attachées à décoller ces deux signifiés l'un de l'autre, à libérer la langue de la mainmise de la nation pour empêcher les discours nationalistes de trouver dans la langue un argument en leur faveur et un moyen d'action. En effet, l'objectif exprimé dans le corpus Dada et surréaliste est d'initier une séparation de la langue et de la nation, cette-dernière étant accusée de s'être emparée des moyens langagiers pour occuper l'espace de parole et des pensées des locuteurs ; il s'agit donc de récupérer la langue aux mains des forces conservatrices. Nous proposons d'analyser ces textes manifestes et les expérimentations poétiques visant à se réapproprier la langue en dehors de toute idée de nation, en exposant deux points constitutifs de l'imaginaire de la langue à l'œuvre dans ces discours : tout d'abord la mise en procès, par phénomènes de reprise ironique et de distanciation, de la culture scolaire, en tant qu'elle inculque des schèmes d'expression et de pensée nationalistes jugés délétères. La mise en cause de la culture langagière de l'école se pense comme une façon de contrer une hégémonie culturelle qui est aussi une hégémonie des formes discursives. À partir de là, les recherches poétiques visant à travailler la langue pour miner la représentation de la « belle langue » vont porter les revendications politiques anti-patriotiques. Le geste de heurter la syntaxe pour créer de nouvelles formes d'expressions va être brandi comme moyen non seulement de s'opposer aux discours conservateurs, mais aussi d'y résister. Faire évoluer la langue devient ainsi une nécessité pour transformer la société et rendre caduques les discours nationalistes. Ainsi se dessinent les fondements d'une pratique d'écriture qui s'emploie à malmener les canons stylistiques et littéraires dans le but de battre en brèche l'idée même de génie de la langue, afin de ne pas laisser ce prétendu génie, autorisé par des institutions conservatrices, s'arroger le droit de discriminer les usages. C'est cette remise en cause radicale de la notion d'esprit français que nous proposons d'étudier, en explicitant l'articulation de ces discours sur la langue et des expérimentations poétiques pensées comme émancipatrices.

Franck Javourez, « Nation, hérédité et langue française selon Léon Daudet »

Pamphlétaire et mémorialiste, Léon Daudet possède une œuvre philosophique peu connue. Dans le livre publié en 1916, et repris en 1925, intitulé *L'Hérédo*, il souhaite créer une nouvelle méthode d'analyse, mêlant psychologie et critique littéraire, et offrir une alternative à la psychologie de l'inconscient et à la psychanalyse qui se développent alors. Le schéma initial est le suivant : toute personne se débat entre un *moi*, composé des apports héréditaires (qu'il nomme « hérédismes ») qui le constituent en individu, et un *soi*, qui serait l'essence de la personnalité humaine, dégagée de ces apports. « L'hérédo » est l'homme prisonnier et façonné par ses hérédismes tandis que le grand écrivain symbolise le héros du soi. Aussi l'analyse de l'homme, dans le cas des écrivains, se fonde avant tout sur leur langue et leur style.

Dans une volonté de systématiser sa pensée, Daudet estime que ce déchirement

de l'individu se retrouve aussi bien au sein de la patrie qu'au sein de sa langue. Le français revêt alors un statut privilégié. Il écrit : « La langue latine, la langue française sont deux réussites, ou deux apothéoses du soi. » La structure de la langue française modèle ainsi l'image de la nation, formée elle aussi d'un moi et d'un soi. Le verbe, qui relève du soi, est un moteur d'actes héroïques tandis que les pronoms, substantifs et qualificatifs « traduisent les alternatives variées du moi ». L'héroïsme de la nation française s'entend donc littéralement dans sa langue et ses écrivains, héros du verbe, en incarnent les archétypes.

Il s'agira donc, après avoir éclairé au mieux les postulats de pensée de Daudet, d'identifier : tout d'abord, en quoi les déchirements entre moi et soi qui caractérisent la langue modèlent l'image que Léon Daudet peut se faire de la nation (le moi de la nation est un hériter du temps tandis que le soi agit dans l'espace). Ensuite, comment le style et l'écriture des écrivains français se conforment, ou non, à cette image. Et enfin, à partir de là, comment l'écrivain devient le héros de la nation, en découvrant le « bonheur de style ».

Denis Pernot, « *Le Feu* d'Henri Barbusse ou les dangers idéologiques de la parlure poilue »

En revenant descriptivement sur sa nature (argot(s), patois, accents régionaux, etc.) ; sur les raisons qui ont conduit à Barbusse à faire ce choix (travail paradoxal mais nécessaire d'illégitimation idéologique afin de contourner la censure - Barbusse renonce à écrire ainsi la guerre après la guerre) ; sur les conséquences d'un tel choix à l'heure de la première réception de l'ouvrage (tout se passant alors, dans les secteurs dominants - nationalistes - du champ idéologique, comme si le fait d'avoir porté atteinte à la « belle langue » était un signe de « défaitisme » (plutôt que de « pacifisme »), Barbusse portant de ce fait atteinte à l'union sacrée et, plus largement, à la nation.

Pamela Puntel, « Dénationaliser ou renationaliser le style ? Les petites patries dans la production poétique en langues française et dialectale après la guerre de 1870 »

L'apport à la pensée nationaliste des représentations des « petites patries[9] » – et notamment de la Lorraine – a souvent été étudié à partir de corpus en prose postérieurs à 1900. C'est en effet dans ces années que la République consolidée encourage le sentiment patriotique à travers ce type de corpus, notamment via les manuels scolaires. Pour bien saisir ce phénomène, il importe de se porter plus en amont, et d'étudier pièces poétiques, pamphlets politiques ou satiriques en vers évoquant les « petites patries », que ce soit en langue française ou dans les langues dialectales. De fait, au XIX^{ème} siècle la poésie à thèse était un vecteur majeur de propagation des idées. Notre communication se propose d'étudier les modalités d'expression du patriotisme en poésie, en se demandant notamment s'il existe un

style patriotique. Le choix de la langue est un marqueur d'identité, et devient le lieu de tensions entre la Patrie et les « petites patries », entre littératures majeure et mineure, national(itair)e et régional(ist)e. La construction de l'identité et l'idée de nation que les écrivains expriment à travers la langue et à laquelle ils adhèrent sera donc au cœur de notre réflexion, qui se fondera notamment sur un corpus en français et en occitan, langues latines valorisées dans le cadre de la rivalité avec l'ennemi allemand. Afin de mieux saisir les évolutions du sentiment patriotique, tel qu'il s'exprime au sein de la poésie « régional(ist)e » dans les quinze années qui suivent la Débâcle, nous analyserons d'abord la manière dont l'engagement des Bretons en 1870 est représenté par les poètes, à travers la « Pastorale de Conlie » de Tristan Corbière, le poème de Victor Laprade « Aux soldats et aux poètes bretons » publié en revue puis dans un volume coécrit avec Émile Grimaud – l'auteur des *Strophes patriotiques* –, et « Pour la patrie » de F.-M. Luzel, paru en breton avec une traduction dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (1870). Nous évaluerons ensuite l'apport de l'ouvrage collectif *Les Félibres. Per l'Alsacio-Lourreno. Manadet de verses franceses, lengodoucians e prouvençals* (1883), fruit de la collaboration de quarante-trois félibres sollicités à travers Frédéric Mistral par les alsaciens Charles et Paul Leser. Nous montrerons enfin comment ce collectif se distingue de celui que la Société des Gens de lettres avait publié dix ans auparavant en faveur de la même cause, comme l'indique son titre *L'Offrande*.

Vital Rambaud, « L'ordre et la clarté : “nos plus belles qualités nationales” selon Maurice Barrès »

Nous nous proposons, dans cette communication, d'examiner comment et pourquoi Barrès en est venu à se faire le champion de l'ordre et de la clarté qu'il considérait comme « nos plus belles qualités nationales ». Nous examinerons les domaines divers (langue, littérature, esthétique, politique) dans lesquels il se plaît à les célébrer. Nous nous interrogerons également sur les raisons pour lesquelles ces qualités étaient à ses yeux, comme à ceux d'un certain nombre de ses contemporains, proprement françaises. Nous verrons enfin qu'il s'est lui-même appliqué à les mettre en œuvre dans certains de ses livres.

Christelle Reggiani, « La langue nationale d'Irène Némirovsky »

Eu égard au croisement entre style, langue française et nation auquel se situe le propos de ce colloque, l'œuvre d'Irène Némirovsky sollicite l'attention : appartenant à la riche bourgeoisie « assimilée » (selon les catégories de l'époque), l'auteure de *Suite française*, arrêtée comme juive en juillet 1942 et morte en déportation un mois plus tard, le 19 août, se voulait sans le moindre doute *un écrivain français* (la figure étant supposée masculine dans la première moitié du xx^e siècle).

On se propose donc d'examiner les formes linguistiques de la création, dans un contexte où domine le prisme national, de cette identité singulière d'écrivain – soit

le « français fictif » (R. Balibar) d'Irène Némirovsky, où l'exhibition de la norme (nationale et masculine), bien entendu aussitôt problématisée d'être ainsi surjouée, engage notamment un recours massif aux modes divers de la réécriture.

Quelques indications bibliographiques

- Balibar Renée, *Les Français fictifs. Le Rapport des styles littéraires au français national*, Paris, Hachette, 1974.
- Heinich Nathalie, *Être écrivain. Création et identité*, Paris, La Découverte, 2000.
- Helgorsky Françoise, « La notion de norme en linguistique », *Le Français moderne*, n° 1, 1982, p. 1-14.
- , « Norme et histoire », *Le Français moderne*, n° 1, 1982, p. 15-41.
- Muni Toke Valelia, *La Grammaire nationale selon Damourette et Pichon (1911-1939)*, Lyon, ENS Éditions, 2013.
- Philippe Gilles, « Purisme linguistique et purisme stylistique : la langue française et la norme au xx^e siècle », *Le Français moderne*, n° 1, 2008, p. 14-23.
- Roman 20-50*, n° 54 (« Irène Némirovsky »), éd. Paul Renard et Yves Baudelle, 2012.
- Siouffi Gilles, « Système, norme, usage. Réflexions à partir de Coseriu et propositions pédagogiques », *L'Information grammaticale*, n° 146, 2015, p. 49-54.
- Suleiman Susan Rubin, *La Question Némirovsky : Vie, mort et héritage d'une écrivaine juive dans la France du xx^e siècle (2016)*, trad. Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dautat, Paris, Albin Michel, 2017.

Stéphanie Smadja, « Le monologue intérieur et la prose française dans les années 1920 »

La littérature française se caractérise par un fonctionnement institutionnel séculaire. Une fois la prose devenue une catégorie esthétique à part entière, pendant la deuxième moitié du xix^e siècle, la question nationale apparaît assez rapidement à travers l'imaginaire de la prose française. Ainsi, dans les années 1920, une belle prose est-elle presque nécessairement une prose française. L'ouverture au langage parlé contribue partiellement à remettre en cause cet ancrage institutionnel, sur fonds de redéfinition de la langue et de l'étude de la langue française. Le monologue intérieur apparaît pour la première fois en 1887 (Dujardin, *Les Lauriers sont coupés*) mais c'est essentiellement dans les années 1920, par l'intermédiaire de Joyce, que la forme se diffuse et suscite un véritable engouement. Radicalement nouvelle et en rupture avec les conventions romanesques, le monologue intérieur français cristallise toutes les innovations de l'époque (notamment celles qui vont dans le sens de la discontinuité syntaxique et de la fragmentation). Nous pourrions nous attendre à ce que cette forme échappe totalement au lien entre littérature, culture et identité nationales. Pourtant, cet enjeu ressurgit en filigrane, notamment à travers les querelles de généalogie pour circonscrire l'origine du monologue intérieur. Le débat qui oppose Gide et Lalou d'un côté, Larbaud et Dujardin de l'autre

peut être relu sous un éclairage différent, à partir de la question de la prose française.

Jean-Michel Wittmann, « La langue française sous l'œil du barbare germain, de Maurice Barrès à René Bazin »

La question de la langue française et de son usage dans l'Alsace-Lorraine annexée occupe une place centrale dans le long chapitre sur « La Vallée de la Moselle », dans *L'Appel au soldat* (1900) de Barrès, ainsi que dans *Colette Baudoche* (1911) et dans *Les Oberlé* (1901), de René Bazin, trois textes qui constituent un corpus homogène, tant du point de vue chronologique que thématique et idéologique. Dans *Scènes et Doctrines du nationalisme*, qui paraît en 1902, Barrès intègre de larges extraits de *L'Appel au soldat* sur la Lorraine annexée, ainsi que sa critique du roman de Bazin, publiée dans *Le Figaro* de novembre 1901. *Colette Baudoche*, de son côté, reprend l'argumentaire sur la langue française ainsi que l'imaginaire linguistique déjà présents dans le chapitre de *L'Appel au soldat*. On se trouve bien en face d'un argumentaire idéologique inchangé d'une œuvre à l'autre, d'un roman comme *L'Appel au soldat* à un essai politique comme *Scènes et doctrines du nationalisme*, mais ce discours idéologique recouvre un imaginaire et une représentation littéraire de la langue, assise sur les moyens propres de l'expression romanesque, dont la communication se propose de rendre compte.

Stéphane Zékian, « L'universel en question : retour sur un concours académique en 1912 »

La communication portera sur un concours d'éloquence organisé en 1912 par l'Académie française. À cette occasion, les candidats devaient composer un « Discours sur la langue française ». Alors qu'elle inscrivait traditionnellement un auteur classique au programme de ce concours très couru, l'Académie se décide cette fois pour un sujet thématique idéologiquement très chargé. En se fondant sur des sources imprimées mais également sur des archives académiques souvent inexploitées, on présentera les différentes étapes de ce concours, ainsi que la teneur des manuscrits composés par les concurrents. En revenant plus particulièrement sur le discours des lauréats (dont l'un n'était autre que Paul Hazard, futur professeur au Collège de France), on s'interrogera sur l'image que l'Académie souhaite alors valoriser : plus d'un siècle après le célèbre concours de Berlin sur l'universalité de la langue française, peut-on encore célébrer dans les mêmes termes que Rivarol le rayonnement de l'idiome national ? Les transformations du marché éditorial français (marqué par l'augmentation des traductions de littérature étrangère) ont-elles un impact sur les représentations communes de la langue française ?

On reviendra en outre sur l'écho médiatique rencontré par ce prix d'éloquence, le concours alimentant les controverses de l'époque sur la notion d'universalisme et sur le statut symbolique de la France dans la culture européenne.



NOTICES

Benoît Abert

Professeur de lettres modernes en collèges et lycées depuis 15 ans, Benoît Abert a effectué son mémoire de Master 2 sur le thème : « La prose de Verlaine : vers une esthétique de la contrariété ? ». Préparant un sujet de thèse sur le mythe Rimbaud / Verlaine tel qu'il est exploité par la littérature contemporaine, il est par ailleurs intervenu dans d'autres journées d'études, notamment sur « Alexandre le Grand tourné en dérision de l'Antiquité à l'époque moderne » ou « Papa se meurt, maman est morte : quand l'écrivain devient orphelin-e ». Il a également créé, organisé et animé une journée de réflexion à l'Université Lille 3 sur le thème « Littérature et Politique ». Ses activités d'écriture personnelles l'ont également conduit à la rédaction d'une tragédie en 5 actes et en prose (*Pilate*) et à la publication de plusieurs *Pastiches pédagogiques* dans la Revue « Action restreinte ».

Vincent Berthelier

Vincent Berthelier est en deuxième année de thèse à la Sorbonne sous la direction de Christelle Reggiani et de Gilles Philippe. Ses recherches portent sur la droite littéraire du XX^e siècle. Il coorganise par ailleurs le séminaire « Lectures de Marx » et le « Séminaire Littéraire des Armes de la Critique » (SLAC) à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

Stéphanie Bertrand

Agrégée de lettres modernes, Stéphanie Bertrand est maîtresse de conférences en langue et littérature françaises des XX^e et XXI^e siècles à l'Université de Lorraine (site de Metz). Spécialiste de Gide auquel elle a consacré sa thèse (*André Gide et l'aphorisme. Du style des idées*, Classiques Garnier, coll. « Investigations stylistiques », 2018), elle s'intéresse plus largement au style et aux imaginaires stylistiques des écrivains dans leurs liens à la construction d'une figure d'autorité.

Jean-Louis Chiss

Jean-Louis Chiss est professeur en sciences du langage et didactique du français à l'Université Paris III. Il vient de publier *La Culture du langage et les idéologies linguistiques* (Paris, Lambert-Lucas, 2018).

Paola Codazzi

Docteure de l'Alma Mater Studiorum – Università di Bologna et de l'Université

de Haute-Alsace (DESE – Doctorat d'Études Supérieures Européennes), Paola Codazzi a soutenu en avril 2018 une thèse intitulée *André Gide et la Grande Guerre. L'émergence d'un esprit européen*, préparée sous la direction des professeurs Anna Paola Soncini et Peter Schnyder. Ses publications autour de Gide portent notamment sur la question de l'autoréflexivité, sur l'influence de l'écrivain en France et à l'étranger, ainsi que sur sa pensée d'une Europe en dialogue. Elle est actuellement post-doctorante à l'Université de Haute-Alsace (Mulhouse) et chargée de mission de la Fondation Catherine Gide.

Paul Dirx

Paul Dirx (EA 3943 Centre de recherche Écritures) est MCF HDR à l'Université de Lorraine. Ses recherches portent sur les écritures en langue française, les écritures migrantes, l'antinomie littéraire et le corps des écrivains. Il a récemment dirigé *L'œil littéraire. La vision comme opérateur scriptural* (PUR, 2015) et *Les cinq sens littéraires. La sensorialité comme opérateur scriptural* (Éditions Universitaires de Lorraine, 2017).

Elodie Dufour

ATER à l'Université de Grenoble Alpes, agrégée de lettres modernes, Élodie Dufour a soutenu fin 2017 une thèse en littérature et langue françaises intitulée « Comment peut-on être classique au tournant des XIX^e et XX^e siècles ? », sous la direction de Bertrand Vibert. Ses travaux portent en particulier sur l'œuvre romanesque d'Henri de Régnier, d'Anatole France et de René Boylesve. Elle a publié plusieurs articles, sur Régnier (« Henri de Régnier «postclassique» ? Approche stylistique de *La Double Maîtresse* et du *Passé vivant* », *Tel qu'en songe, Bulletin de la Société des Lecteurs d'Henri de Régnier*, n° 3, 2017 et « Régnier pasticheur : pour éviter les malentendus », *Tel qu'en songe*, n° 1, 2015) et sur France (« La verve dans l'œuvre critique d'Anatole France », *Recherches et Travaux*, n° 85 : La verve, 2014). Membre de l'équipe de recherche Litt&Arts (UMR 5316 – Université de Grenoble Alpes), elle est membre de l'équipe éditoriale du projet ENCHRE (édition numérique des cahiers et carnets d'Henri de Régnier).

Cécile Gauthier

Ancienne élève de l'ENS de Lyon et agrégée de lettres modernes, Cécile Gauthier est maître de conférences en littérature comparée à l'Université de Reims. Elle a publié *L'Imaginaire du mot « slave » dans les langues française et allemande, entre dictionnaires et romans* (Editions Petra, 2015) et *Auerbach, Grigorovitch, Nemcová : trois récits villageois autour de 1848* (Presses Universitaires de Reims, 2017), ainsi qu'une quinzaine d'articles dans diverses revues. Elle s'intéresse à l'imaginaire de la langue, aux représentations de l'altérité (notamment dans son versant linguistique) et à la construction des identités nationales au XIX^e siècle. Elle travaille actuellement sur le mythe romantique de la langue maternelle et son articulation avec la figure de la nourrice.

Vincent Gogibu

Vincent Gogibu achève une thèse intitulée *Entre réseaux et revues : Remy de Gourmont & André Gide ou l'histoire d'une mésentente* sous la direction d'É. Stead à l'UVSQ. Il a codirigé le volume *Actualité de Remy de Gourmont* (Paris, Éditions du Clown Lyrique), il a publié la correspondance entre Jean Royère et André Gide (*Lettres 1907-1934, « Votre affectueuse insistance »*, Paris, Éditions du Clown lyrique, 2008), et les trois tomes de la correspondance de Remy de Gourmont (Paris, Éditions du Sandre, 2010 et 2015), il participe à l'édition des *Œuvres complètes* d'Albert Aurier (dir. Julien Schuh) à paraître en 2018. Il a codirigé le colloque « Présences de Remy de Gourmont » au Centre Culturel International de Cerisy en 2015. Il est membre du projet PRELIA (Petites REvues de Littérature et d'Art) dont le but est la création d'une base de données en ligne de plus de 300 revues afin de présenter un tableau aussi complet que possible des périodiques de cette période (http://prelia.fr/base/opac_css/).

Raphaëlle Hérout

Raphaëlle Hérout est ATER à l'Université de Caen. Elle est l'auteur d'une thèse, soutenue en 2017, sur le sujet : « L'Imaginaire linguistique du Surréalisme ». Voici ses principales publications :

« Cache-toi, guerre », dans Luca Salza (dir.), « *Il est pas facile de raconter à présent* » : *Crise de l'expérience et création artistique après la Grande Guerre*, Mimésis, 2018.

avec Giuseppe D'Ottavi, « Benveniste entre les lignes. Contribution à l'étude de l'imaginaire linguistique des linguistes », Actes du 6^e Congrès Mondial de Linguistique Française, 9-13 juillet 2018, Mons. [<https://doi.org/10.1051/shsconf/20184604004>]

« Discours rebelles, discours hors-normes ? L'exemple du Surréalisme ». *Signes, Discours et Sociétés* [en ligne], 16. Discours hors-normes, constructions sociales, 17 janvier 2016. [<http://www.revue-signes.info/document.php?id=4871>. ISSN 1308-8378.]

« Le figement contrarié de l'esthétique surréaliste », in Berbinski S. (éd.), *Figement et imaginaire linguistique - expériences de linguistes, expériences de traducteurs*, Presses Universitaires de Bucarest, 2015.

« Penser le possible de langue, en linguistique et en poésie », Actes du 4^e Congrès Mondial de Linguistique Française, 24-20 juillet 2014, Berlin, SHS Web of Conferences [<https://doi.org/10.1051/shsconf/20140801347>] « *Ambiguïtés syntaxiques et excès de sens dans Capitale de la douleur* », *L'Information grammaticale*, n° 139, Octobre 2013.

Franck Javourez

Membre de l'UMR Litt&Arts à l'Université Grenoble Alpes et membre associé de l'équipe Paul Valéry à l'ITEM, Franck Javourez a consacré sa thèse au libertinage dans l'œuvre d'Henri de Régnier (École des Hautes Études en Sciences Sociales,

2015) et travaille à diverses éditions critiques dont celles de deux romans de Cautelle Mendès, à paraître aux éditions Classiques Garnier. Il codirige à l'Université Grenoble Alpes (avec Élodie Dufour et Bernard Roukhomovsky) l'édition numérique des *Cahiers* d'Henri de Régnier et participe au projet « Numapresse » à l'Université Paris-Nanterre en éditant les correspondances d'écrivains en lien avec la presse autour de 1900 (Marcel Schwob, Alfred Vallette, etc.).

Sophie Milcent-Lawson

Sophie Milcent-Lawson est maître de conférences en langue et littérature françaises à l'université de Lorraine (site de Metz). Spécialiste de Giono auquel elle a consacré sa thèse de doctorat (qui a porté sur la métaphore chez Giono), elle s'est plus largement intéressée aux figures et au discours figuré dans les œuvres littéraires des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles. Ses dernières recherches portent sur la représentation du point de vue animal dans la fiction narrative des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles.

Denis Pernot

Professeur de Littérature française à l'université Paris XIII, Denis Pernot est l'auteur de travaux sur la littérature d'idées du tournant des ^{XIX}e-^{XX}e siècles (Péguy, Bourget, Alain, etc.) et sur les écritures de la guerre de 1914-1918. Parmi ses publications récentes, un livre sur Barbusse et une édition de textes de Barrès (en collaboration avec Vital Rambaud), ainsi que plusieurs articles sur Barrès et Barbusse.

Pamela Puntel

Pamela Puntel, doctorante italienne en troisième année de thèse à l'Université des Études de Udine, suit un parcours doctoral en cotutelle avec l'Université Lumière Lyon 2 (UMR 5317 IHRIM) sous la direction de Mmes Zoppellari et Al-Matary. Sa thèse, dont le titre est *La défaite de 1870, ou comment traduire un événement historique en littérature. Enquête autour de la poésie patriotique dans la France fin-de-siècle (1870-1898)*, permet de mieux saisir le rôle de 1870 dans la formation d'une « protoculture » de guerre, et de faire ainsi le lien avec le premier conflit mondial.

Vital Rambaud

Spécialiste de Maurice Barrès, dont il a édité les *Romans et voyages* dans la collection « Bouquins », Vital Rambaud enseigne la littérature française à Sorbonne Université. Il dirige actuellement le Département d'Études françaises de Sorbonne Université Abu Dhabi.

Christelle Reggiani

Christelle Reggiani est professeure de stylistique française à la faculté des lettres de Sorbonne Université. Elle a notamment publié : *Rhétoriques de la contrainte. Georges Perec, l'Oulipo*, Saint-Pierre-du-Mont, Éditions InterUniversitaires, 1999 ;

Éloquence du roman. Rhétorique, littérature et politique aux XIX^e et XX^e siècles, Genève, Droz, 2008 ; *L'Éternel et l'Éphémère. Temporalités dans l'œuvre de Georges Perec*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2010 ; *Poétiques oulipiennes. La contrainte, le style, l'histoire*, Genève, Droz, 2014. Elle a également dirigé l'édition des *Œuvres* de Georges Perec dans la « Bibliothèque de la Pléiade » des éditions Gallimard (2017).

Jean Rouaud

Jean Rouaud a obtenu le Prix Goncourt en 1990 pour son premier roman, *Les Champs d'honneur* (Les Éditions de Minuit). Romancier, poète, essayiste, théoricien de la littérature, il est l'auteur d'une œuvre riche et plurielle, qui propose de relire l'histoire et la littérature, mais aussi de réfléchir au monde actuel de manière « poétique ». Son dernier ouvrage, *Kiosque*, est paru chez Grasset en janvier 2019.

Stéphanie Smadja

Stéphanie Smadja est maître de conférences (linguistique, stylistique) à l'Université Paris Diderot et membre de l'équipe CERILAC (Centre d'Études et de Recherches Interdisciplinaires en Lettres Arts Cinéma). Elle étudie les formes et les fonctions de la parole intérieure au croisement de la linguistique, la neurolinguistique et la littérature ; les innovations stylistiques en prose littéraire et en prose scientifique (XIX^e-XXI^e siècles). Responsable du programme *Monologuer*, elle dirige la collection du même nom aux éditions Hermann. Elle a consacré un ouvrage à *La « Nouvelle Prose française »* des années 1920 (PUB, 2013) et a récemment publié *Cent ans de prose française 1850-1950. Invention et évolution d'une catégorie esthétique* (Classiques Garnier, 2018).

Jean-Michel Wittmann

Jean-Michel Wittmann est Professeur de littérature française des XIX^e et XX^e siècles à l'Université de Lorraine (site de Metz). Spécialiste de Gide auquel il a consacré plusieurs ouvrages (dont *Gide politique. Essai sur Les Faux-Monnayeurs*, 2011), il travaille plus largement sur les rapports entre littérature, morale et idéologie dans la littérature de la Belle Époque (autour de l'œuvre et de la figure de Barrès notamment) et de l'entre-deux-guerres (autour de Drieu la Rochelle entre autres).

Stéphane Zékian

Chercheur au CNRS (UMR 5317-IHRIM), Stéphane Zékian a publié *L'Invention des classiques. Le siècle de Louis XIV existe-t-il ?* (CNRS éd., 2012). Il a dirigé plusieurs volumes collectifs dont *Les Âges classiques du XIX^e siècle* (co-éd. D. Antoine-Mahut, Éditions des archives contemporaines, 2018), ainsi que des dossiers de revue («Antiromantismes» pour la revue *Romantisme*, 2018-4). Sous le titre *Thibaudet à l'Académie*, il vient d'éditer une série de manuscrits inédits d'Albert Thibaudet (Éditions des Équateurs, 2018).

